

Les mystères de Notre-Dame-de-Bon-Secours

François Véronneau, Pierre-Jacques Ratio and Louise Pothier

Number 75, Winter 1998

Le patrimoine à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17047ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Véronneau, F., Ratio, P.-J. & Pothier, L. (1998). Les mystères de Notre-Dame-de-Bon-Secours. *Continuité*, (75), 29–31.

Les mystères de Notre-Dame-de-Bon-Secours

par François Véronneau,
Pierre-Jacques Ratio et Louise Pothier

Pliés en deux, lampe de poche à la main, nous inspections pour la première fois le sous-sol de l'église, tentant de déchiffrer l'appareil maçonné des murs de fondations. Dans le silence profond des lieux, nous ressentions l'énergie saisissante émergeant de l'enceinte sacrée, sans pourtant en connaître encore exactement le potentiel archéologique. Pour l'œil non averti, il n'y a rien ici qui frappe l'imagination au premier regard. Mais pour les archéologues présents, avoir l'occasion d'explorer l'un des sites religieux les plus importants que nous aient laissés les fondateurs de Ville-Marie, cela représentait une occasion inespérée, un moment exceptionnel. Tel est encore le sentiment qui nous anime plusieurs mois après la fin des fouilles. Très bientôt, nous entamerons le volet recherche de l'aventure, car tout reste encore à décrire, à analyser et à recoller...

UN CLICHÉ HISTORIQUE

Lorsqu'ils interviennent sur le terrain, les archéologues se doivent d'être attentifs aux moindres détails susceptibles de nous révéler les us et coutumes des hommes et des femmes qui ont occupé jadis l'endroit. Paradoxalement, cette collecte d'information doit nécessairement passer par la destruction, contrôlée mais quasi systématique, de ce que les chercheurs nomment le tissu archéologique, ce réceptacle précieux où dorment une foule de données qui permettront la reconstitution du site à l'étude. Ces données, une fois colligées, seront soumises à une cohorte de spécialistes œuvrant dans des disciplines connexes et fort variées. Anthropologie, histoire, palynologie (étude des pollens), géomorphologie, ostéologie (science des ossements), autant de disciplines, autant de savants qui contribueront à reconstituer, tel un immense cliché photographique,



Lorsqu'ils ont accepté la mission de pratiquer des fouilles sous les fondations d'un des plus anciens lieux religieux d'Amérique, les archéologues s'attendaient bien à éprouver quelques belles émotions. Mais, témoignent les auteurs, ils ne s'imaginaient pas vivre une aventure aussi exaltante.

Vue des vestiges de la chapelle construite par Marguerite Bourgeoys en 1675. On remarque la présence de petits murets qui correspondent vraisemblablement aux trois marches qui menaient vers l'autel.

Photo : Pierre Fauteux

l'usage qu'on faisait autrefois des lieux et à imaginer les gens qui y séjournèrent.

Les premiers travaux de restauration du musée Marguerite-Bourgeoys et de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours n'ont fait l'objet que d'une intervention mineure de la part des archéologues durant l'automne 1996. Le gros des travaux allait être exécuté à l'hiver. Ce premier contact a permis entre autres de bien identifier les bâtiments visés par le projet. Ces derniers, qui sont la propriété des Sulpiciens, englobent la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours et l'ancienne école des sœurs de la congrégation de Notre-Dame qui lui est adjacente. Ils sont situés à l'angle des rues Bonsecours et Saint-Paul, dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal. Le but que les archéologues se sont donné au départ était de profiter de la restauration actuellement en cours pour réintégrer dans l'inventaire muséologique montréalais ces lieux ayant subi au fil des ans divers ajouts architecturaux qui ont terni leur simplicité et leur beauté originelles.

Dépêchés sur les lieux à la fin de novembre 1996 par le ministère de la Culture et des Communications, les archéologues du Groupe de recherches en histoire du Québec¹ ont d'abord procédé à l'enregistrement des premiers vestiges apparents du sous-sol du Centre Marguerite-Bourgeoys. Une des fondations qui devait être partiellement démolie durant les travaux d'aménagement fut alors identifiée. Il s'agissait du mur nord du corps de logis adjacent à la chapelle Bon-Secours, érigé en 1784. Une reconnaissance plus poussée effectuée peu de temps après confirmait la présence, immédiatement au nord de cette fondation, de remblais arasés² datant du XIX^e siècle et associés à l'occupation de la cour arrière du corps de logis.

À partir de cette première trouvaille, les découvertes se succédèrent à un rythme rapide sur le terrain. Dans le même temps, on procédait au dépouillement de documents historiques et à l'étude de cartes anciennes. On a ainsi élaboré une première séquence d'événements historiques ayant influencé l'aménagement des terrains et les styles architecturaux des bâtiments. Un plan polyphasé fut également produit. Un tel plan sert à représenter, à l'échelle, les diverses phases ayant modifié le bâti et la trame urbaine du secteur. L'un des avantages du plan sera de nous informer sur l'impact qu'aura le projet de restauration des bâtiments sur les

ressources archéologiques. Car, pour exploiter le potentiel muséologique de l'endroit, il faudra nécessairement aménager et choisir les éléments à conserver. Lorsque ces éléments sont identifiés, les archéologues sur le terrain peuvent alors choisir une stratégie d'intervention.

Durant ces travaux préparatoires, l'étude d'un second vestige encore visible dans le sous-sol du Centre confirmait que nous étions en présence de la Friponne. Cet ancien entrepôt construit en 1759 fut pendant quelque temps utilisé par l'intendant Bigot et ses sbires pour y entreposer des marchandises de contrebande. Des restes d'anciennes latrines situées autrefois dans la cour de la Friponne ont également été découvertes. Elles ont servi de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle.

L'AVENTURE COMMENCE

Mais la véritable aventure archéologique a débuté lors de notre première visite du sous-sol de la chapelle Bon-Secours. Le plan polyphasé situait hors de tout doute l'emplacement de la chapelle construite en 1675 par Marguerite Bourgeoys à l'intérieur même du soubassement de la chapelle actuelle. Les travaux d'installation électrique devant être effectués dans cette cave par l'entrepreneur offraient aux archéologues le prétexte rêvé pour aller vérifier la nature et le contenu des sols de ce lieu tombé depuis longtemps dans l'oubli. Ce sous-sol très encombré était au moment de notre visite utilisé pour l'entreposage de divers objets provenant de la chapelle et de l'ancien musée.

Un premier sondage archéologique de la cave de l'église Bon-Secours a permis de localiser les vestiges potentiels de la chapelle de 1675 et de produire la séquence stratigraphique³ reliée à ces fondations. Dès le nettoyage de surface de l'aire à fouiller, l'équipe a connu un premier moment d'exaltation. Nous entamions à peine le déblaiement qu'une masse grisâtre apparut soudain au milieu des pierres du terrain. Un prélèvement de cet artefact suscita des cris de joie et d'émerveillement lorsque se révéla le profil d'une monumentale tête de femme remarquablement conservée.

L'œuvre était constituée d'une âme de bois sculpté recouverte d'appliques de cuivre martelé épousant les formes de la sculpture. Les recherches ont par la suite démontré que ces vestiges appartenaient à une statue ornant la corniche sud de la chapelle, à la fin du XIX^e siècle. Cette

découverte gonfla à bloc le moral des troupes. Oui, le site promettait, et il nous semblait que l'esprit de Marguerite Bourgeoys veillait...

Une seconde découverte d'importance est advenue lors du décapage du premier sondage. L'excavation minutieuse par niveaux stratigraphiques de cette aire de deux mètres sur trois a mis au jour une véritable capsule temporelle qui nous a permis d'orienter très précisément la suite des recherches. Il s'agissait d'une zone englobant un segment des fondations du mur d'abside de la première chapelle de pierre de Montréal (1675-1754). C'était déjà pas mal. Mais quelle ne fut pas notre surprise de découvrir que cette aire recelait aussi le talus primitif surmontant le fleuve, aux limites de la Ville-Marie de Maisonneuve. La surface du talus conservait les traces d'un foyer amérindien préhistorique jonché de plusieurs tessons de poterie remontant au Sylvicole moyen ancien, il y a de 2000 à 2400 ans. Un second sondage nous livra bientôt une partie des fondations du mur de la nef située à l'est de la chapelle ainsi que les décombres de l'incendie qui l'a détruite en 1754. Cette fois, plus de doute, nous avions sous les yeux un site archéologique

Tête de la statue mise au jour lors du nettoyage du premier sondage de reconnaissance, dans le soubassement de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours.
Photo: GRHQ inc.



exceptionnel. Comme les pages d'un grand livre d'histoire enfoui dans le sol, les séquences temporelles encore présentes dans cette cave attendaient qu'on les déchiffre.

La suite des fouilles, effectuées désormais en aire ouverte, s'est toutefois avérée complexe. Le sol portait la marque de remblaiements successifs constitués principalement de till⁴ naturel remanié et s'étant considérablement asséché en deux

L'une des pièces les plus importantes de cette collection est un bénitier en faïence blanche représentant un Christ en croix. Il était sans doute fixé au parement de l'un des murs intérieurs de la chapelle. Une pièce de monnaie datant de 1692 et marquée de l'effigie de Louis XIV a également été retrouvée dans les remblais d'occupation adjacents aux fondations de l'ancienne chapelle. À l'époque où elle fut frappée, Ville-Marie n'avait que 50 ans...

mentaires sur l'état naturel du site avant son aménagement au XVII^e siècle.

Dès le printemps 1998, le public pourra admirer dans le tout nouveau musée Marguerite-Bourgeoys les vestiges mis au jour lors des fouilles archéologiques. Les secrets de l'ancienne chapelle, les traces de la présence amérindienne, les restes de la palissade de pieux de Ville-Marie (1709) et des vestiges associés à la construction de la chapelle actuelle (1771). Voilà autant de fascinantes illustrations de notre passé qui laisseront aux visiteurs la stimulante impression de plonger dans un volume d'Histoire du Canada grandeur nature.

Pratiquer l'archéologie dans le contexte d'un projet de mise en valeur suppose des choix. L'archéologue doit garder à l'esprit que les niveaux excavés et les vestiges mis au jour serviront de supports à la transmission de la connaissance. À la chapelle Bon-Secours, le site archéologique n'a été fouillé que partiellement. Ainsi, pour une portion de l'intérieur de la chapelle de Marguerite Bourgeoys, les travaux ont été stoppés aux niveaux calcinés de l'incendie de 1754. Sous cette couche de cendres qui scelle dans le temps la fin brutale de ce bâtiment, les sépultures de neuf sœurs hospitalières inhumées en 1734 demeurent inviolées. Le Sanctuaire conservera encore de nombreux mystères...

LA VISITE DU SANCTUAIRE ARCHÉOLOGIQUE

Tel un tardif convive que l'on n'attendait plus, le projet de sanctuaire archéologique de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours s'est imposé à la dernière heure. Ce n'est qu'une fois le premier choc passé que fut posée la question : devions-nous partager ces fabuleuses découvertes et offrir aux visiteurs ce site-phare du Vieux-Montréal ? Poser la question, c'est y répondre.

La congrégation de Notre-Dame, maîtresse des lieux, l'architecte mandataire du projet, Maurice Desnoyers, et l'équipe d'archéologues se sont donc mis d'accord. L'ouverture du site aux visiteurs sera possible à la condition qu'on prenne garde de ne pas altérer les lieux. Nous avons en conséquence opté pour des modifications mineures et réversibles du site, et un système de visites ponctuelles par petits groupes de visiteurs accompagnés d'un guide. De cette façon, nous avons l'assurance que l'intégrité du site soit préservée pour les générations futures.

Le concept de mise en valeur retenu repose sur la notion de rituel. « L'esprit des lieux » est un terme qui n'a ici rien d'un cliché. Une indéfinissable présence semble habiter réellement le sanctuaire archéologique. Notre intention est d'inviter le visiteur à faire l'expérience de ce sentiment étrange. Le dialogue sera au cœur de l'activité d'interprétation, car la remise en lumière de vestiges enfouis depuis plusieurs siècles n'est, en fin de compte, que la pointe de l'iceberg. Au-delà de la vénérable silhouette en pierres maçonnées de l'ancienne chapelle, derrière les éclats de pointes de flèche et les poteries de la préhistoire, c'est tout un monde enfoui dans notre inconscient collectif que l'archéologie rend accessible.

Miracle ? Certes, non ! Mais l'archéologie, par le biais de l'imagination du visiteur, retrouve l'intelligence du site en se rendant bien au-delà de la surface livrée au regard. Bien plus que de simples réminiscences de temps oubliés, ces traces sont une invitation au voyage, à un périple dans le temps et l'histoire. Dès le printemps prochain, nous pourrions donc vivre ce pèlerinage aux sources de notre identité.

siècles et demi. La poussière intense soulevée lors du décapage nous obligeait à porter des masques et à arroser systématiquement les aires de fouille. Cette aridité naturelle du lieu a toutefois ses avantages, car elle a favorisé la conservation des maçonneries et laissé presque intacts tous les artefacts enfouis ou jonchant la surface.

LE SANCTUAIRE RENDU AUX PÈLERINS

La collection d'artefacts recueillis lors des interventions archéologiques totalise à ce jour plus de 5 000 éléments. Certains de ces objets-témoins sont reliés directement au mobilier religieux de la chapelle de Marguerite Bourgeoys, d'autres remontent aux premières occupations du faubourg Bon-Secours, à la fin du XVII^e siècle.

Certains artefacts plus récents ont été prélevés dès le nettoyage de surface. Entre autres objets, nous avons trouvé une ombrelle presque intacte, des morceaux de patron de couture datant de la seconde moitié du XIX^e siècle, un chapelet et des moulures provenant de la restauration des voûtes de la chapelle actuelle. Ces témoins du passé ne sont que quelques-uns des artefacts avec lesquels les archéologues tentent de reconstituer le contexte des époques auxquelles ils appartiennent. D'autres méthodes d'investigation sophistiquées sont également mises à profit pour faire livrer au site ses secrets. L'analyse des macrorestes végétaux, des matériaux lithiques et des fragments d'ossements nous apporteront des informations supplé-

François Véronneau, Pierre-Jacques Ratio et Louise Pothier sont archéologues.

1. L'équipe du Groupe de recherches en histoire du Québec, firme de consultants en archéologie, regroupe dans ce projet François Véronneau, archéologue-coordonnateur, Pierre-Jacques Ratio, chargé de projet, Claude Joyal, préhistorien, Robert Côté, géo-historien, Louise Pothier, chargée de la mise en valeur, Léon Bonneville, Hélène Boucher et Pierre Denis, techniciens de terrain.
2. Remblais arasés : des remblais correspondent à des apports de sols divers déposés à un endroit donné, ici une cour arrière, au moment de l'occupation des lieux, par exemple. Le niveau supérieur de ces remblais dans la cour a été arasé, donc intentionnellement abaissé dans le but de niveler la surface qui supportera une nouvelle occupation.
3. Séquence stratigraphique : séquence des couches de sol déposées tout au long des diverses occupations du site.
4. Till : dépôt alluvial naturel assez compact, composé de sable, de galets et de limon, accumulé à la suite de la fonte de glaciers.